

profonde et désespérée de tout ce qui est, dont tout mal frappe ces existences solides qui échappent au sentiment comme à la pensée, et sont étrangères à toutes consolations intellectuelles. Pour ces vulgaires égoïstes, pleins de la conviction qu'une santé ferme et inébranlable est le premier des biens, la maladie est un malheur. Il n'en est point ainsi pour ceux qu'une organisation d'un autre ordre soumet à des maux presque incessants. Pour le malade de choix, le valétudinaire fier de commander à la partie matérielle de son être, souffrir, c'est vivre; la mauvaise santé apporte un maintien à son existence; on n'a pas à lui demander ce qu'il fait de sa vie, il souffre, voilà sa tâche.

La mauvaise santé, expiation ou plutôt complément des natures d'élite, réserve à ses élus des trésors de jouissances; elle donne à l'âme un essor inaccoutumé; à l'étroit dans le corps, elle s'agite comme un papillon qui au premier rayon du soleil sort de sa chrysalide, secoue ses ailes humides et plissées, s'épanouit comme une fleur, et s'abandonne au vent. La mauvaise santé est une fée bienfaisante, une puissance placée entre Dieu et la créature pour élever l'homme aux joies du ciel, qu'il ne pourrait atteindre sans elle. Les Orientaux, dans leur langage poétique, disent que la maladie est un ange qui porte l'âme aux pieds d'Allah.

Les passions les plus délicates, les plus étherées dérivent souvent de l'organisation physique; ainsi, quand la machine se détend, que les forces s'éteignent, l'âme se replie sur elle-même, elle surabonde d'amour et de sensibilité; les sentiments intellectuels se développent, s'agrandissent; et, devenus insuffisants à nous-mêmes, nous nous appuyons doucement sur les liens qui attachent notre cœur; ils semblent le presser plus étroitement, et le moindre témoignage d'amitié, la plus légère marque d'intérêt donnée par ce qui nous entoure, nous fait découvrir en nous de nouvelles puis-